

relations tient à cette double constitution de l'homme, qui fait souvent des choses extérieures le véhicule des idées morales; la sagesse nous arrive de toutes parts quand nous savons lui préparer un cœur docile. D'abord l'homme des champs n'a point l'esprit travaillé par toutes ces théories qui, fussent-elles véritables, dépasseraient la force de son esprit; sa tête n'est point enivré par toutes ces vapeurs pestilentielles que l'excès de la civilisation a proménées partout. Il vit, dans les campagnes, en face des grandes et merveilleuses opérations de la nature, qui sont si pleines de sagesse, de sens et de raison; il rencontre dans les moindres phénomènes une action intelligente et discrète, à laquelle son esprit ne peut pas échapper complètement. Dieu est partout dans la nature, avec une activité qui ne se repose jamais: il est dans la plante qui sommeille et dans celle qui croît, dans le fleuve qui coule et dans l'eau stagnante, dans les montagnes couvertes de bois et dans les prairies verdoyantes. C'est par lui, dit Saint Anathase, que le soleil projette sa lumière, que le vent souffle, que la terre porte ses fruits; c'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombe la pluie, que se forme la glace. Dieu est donc partout dans la nature, et son action s'exerce toujours avec poids, nombre et mesure: dans chaque grain de semence il y a une opération merveilleuse et féconde en enseignements pour l'homme. Rien n'est précipité dans la nature, tout vient en son temps; chaque chose réussit d'autant mieux qu'on y a mis plus de travail. Les mœurs de chaque animal peuvent aussi fournir des leçons de bon sens et de prudence pratique, et il n'est pas jusqu'à la petite fourmi industrielle qui ne soit une excellente prédication de sagesse populaire. Il me semble donc que la nature est semblable à ces écoles du peuple où les maximes de la vérité et de la sagesse convrent les murailles et peuvent facilement être comprises des moins intelligents.

Aussi vous rencontrerez dans les campagnes des vieillards qui étonnent par leur sagesse suréminente, par leur haute appréciation des choses et des hommes, et par un tact qu'on soupçonnerait à peine dans ces natures à écorce grossière: ils ont, sur les questions les plus difficiles, de ces mots propres, de ces expressions frappées au coin du bon goût et d'un profond bon sens; l'homme de la ville ne dirait pas aussi bien; sa parole n'aurait pas cette saveur de primitive nature. D'où leur viennent ces trésors de sagesse délicate et d'exquise prudence? Ils les ont accumulés successivement, presque sans s'en douter, à l'école des champs, au milieu des forêts et de cette Sagesse qui prêche au dehors et fait entendre sa voix à travers les chemins. (Prov. 1, 11).

C'est cette grande école de la nature que recommandait Saint Bernard: "Croyez-en à mon expérience, s'écriait-il, vous trouverez dans les forêts quelque chose de meilleur que dans les livres; les arbres et les rochers vous donneront des instructions supérieures à celles des maîtres les plus habiles."—Enfin la vie des champs rend l'homme heureux de ce bonheur vrai, intime, qui, après les consolations de la foi, est une des meilleures jouissances de la vie.

Heureux, disait le poète latin, les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur!

Pourquoi faut-il qu'ici-bas le bonheur ne soit jamais connu que par l'absence? L'homme des champs ignore l'étendue de son bonheur, et peut-être parce qu'il en jouit; il ne sait pas tout ce qu'il y a de faux de mensonger, de vide et de pesant dans la vie, telle que l'ont faite les relations artificielles des hommes: il ne sait pas apprécier la sécurité d'une vie tranquille, d'une existence qui ignore l'art de tromper: *Nescia fallere vita*: parole profonde qui éclaire toute la différence des situations. La vie du monde est souvent une vie de peine et d'angoisses; l'âme souffre, le cœur se fatigue à des choes continuel: tout nous trompe, les choses et les hommes; tout est artificiel; mais

dans la vie des champs, les choses ne trompent pas parce qu'elles sont simples et naturelles; il y a peu d'éclat dans les promesses, mais le vrai s'y trouve loin du bruit. Les riches-esses y abondent sous les formes les plus variées; richesses de joie, d'affection de famille, d'heureuse et habile ignorance, richesse dans la modération des desirs et même dans la médiocrité et la possession. Ah! dit Virgile, soyez mes délices, lieux champêtres, vallons sans cesse rafraîchis par des ruisseaux! Que j'aime les fleurs, que j'aime les forêts, et que puisse-je y demeurer sans gloire!

Il faut avoir vécu, avoir senti le poids des hommes et subi les durs contacts de l'expérience pour comprendre ces belles paroles. Quand l'esprit est fatigué de ce qu'il a vu et entendu, quand le cœur est broyé par les affaires ou les ennuis que donne le spectacle de ces profondes misères qu'on appelle l'histoire du monde, il s'écrie avec le poète; Oui, heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur! Oh! qu'ils demeurent sans gloire sur le bord de l'Océan, ou dans leurs forêts, ou dans les vallées fertiles arrosées par les eaux fraîches!

On citerait peu de grands hommes qui n'aient aimé la campagne et quelquefois avec passion. Le poète va lui demander le calme et l'inspiration; le politique y cherche le vrai qu'on rencontre si rarement dans les comédies humaines; le philosophe y trouve le repos et la facilité du travail; le chrétien y joint de tout ce qui élève l'intelligence et apaise le cœur, mais surtout il s'y promène à la clarté d'une lumière supérieure qui est comme un rafraîchissement de la gloire de Dieu et de la paix de l'éternité.

Ces plaisirs si purs et si vrais sont à des degrés différents, le partage de l'agronome, alors même qu'il n'en aurait pas la conscience raisonnée; car le bonheur qui n'est pas réfléchi n'en a souvent que plus de vérité. Sans doute ce plaisir est interrompu par le travail, mais ce travail lui-même, quand il n'est pas exagéré, fortifie la nature en la renouvelant, et ces sommeils réparateurs dont parle encore le poète, procurent à l'homme des champs une santé et une jouissance que le science n'a pu encore fixer au milieu de nous par un droit de cité.

Pourquoi ce bonheur de la vie des champs? J'ai toujours pensé que la raison première et fondamentale était ce contact habituel et permanent avec les œuvres de Dieu; car toute œuvre de Dieu exerce sur nous, même à notre insu, la plus heureuse influence; puis, dans les campagnes, il y a tant de calme et de paix sereine loin de l'agitation des villes, qu'on s'y trouve naturellement rapproché de celui qui est le Dieu de la paix et du vrai bonheur. L'Écriture me semble confirmer cette doctrine par des paroles simples et fraîches comme la vie au printemps: "L'œil désire la grâce et la beauté, mais il y a quelque chose de mieux, c'est le spectacle des vertes campagnes, (Eccli. 40, 22.)

Je dois donc me réjouir, Messieurs, au nom de la Religion, au nom du bonheur et de la richesse de notre patrie; je dois me réjouir en voyant l'administration supérieure diriger, d'une manière spéciale, son attention sur les questions agronomiques....

L'agriculture est donc, Messieurs, une grande et belle chose: elle est divine, et l'Écriture ne craint pas d'affirmer que c'est Dieu lui-même qui l'a instituée. N'est-ce pas, en effet, le Seigneur qui a dit à l'homme, même dans l'état d'innocence: Tu travailleras la terre, tu seras son gardien (Gen., 2.): Sainte et noble garde, qui est une gloire pour l'homme et un insigne de sa principauté, même au milieu des douleurs de l'expiation!—L'agriculture est une grande et utile chose, parce qu'elle est la vraie richesse de la patrie, richesse stable et certaine comme la bonté de Dieu trésor toujours renouvelé, qu'une mauvaise saison peut différer, mais que la terre impuisable rend au centuple, les années suivantes. Que vous dirai-je enfin? L'agriculture, c'est une de ses gloires au point de vue religieux, travaille à l'amélioration de